



HAL
open science

Relais, réseaux et foyers du livre religieux en Lorraine à la Renaissance

Alain Culliere

► **To cite this version:**

Alain Culliere. Relais, réseaux et foyers du livre religieux en Lorraine à la Renaissance. Canaux et réseaux de diffusion des livres religieux en France et dans l'Empire à l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècle), Jun 2009, Paris, France. hal-04116452

HAL Id: hal-04116452

<https://hal.science/hal-04116452>

Submitted on 4 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Relais, réseaux et foyers du livre religieux en Lorraine à la Renaissance

Alain CULLIÈRE
(Université Paul-Verlaine – Metz)

Le Moyen Âge avait produit trois types de livre religieux, à caractère liturgique : le missel pour la liturgie dominicale ; le bréviaire pour la liturgie des heures telle qu'elle se pratiquait depuis le Haut Moyen Âge dans les monastères, à l'usage du clergé ; enfin le livre d'heures, pour la liturgie des heures, depuis le XIII^e siècle, première forme du livre de dévotion, à l'usage des laïcs. Tout en pérennisant ces types d'ouvrage à caractère diocésain, l'imprimerie ne leur a pas apporté de notables améliorations. Le livre d'heures ne s'est guère renouvelé ; les éditions de la seconde moitié du XVI^e siècle présentent peu d'invention et la plupart sont ornées de bois fatigués.

En revanche, la Réforme a contribué à l'émergence de nouveaux livres religieux qu'on peut ranger dans trois grandes catégories, qui se définissent en fonction de leur usage ou de leur visée :

1. *Exposition de la foi* :

- Bibles, sous diverses formes, y compris sous celle de recueils d'images. Le traitement du texte biblique, on le sait, a été un enjeu essentiel. Sa forme et sa diffusion sont au centre des discussions de tous les cercles humanistes.
- Catéchismes et recueils populaires de prières. Ce sont des inventions de la Renaissance suscitées par un souci de vulgarisation du dogme mais surtout d'identification des Églises. Leur conception est d'origine réformée.
- Décrets conciliaires. On peut parler de diffusion et de traduction dans le cadre d'une démarche post-tridentine. Ces décrets se situent dans une

perspective de Contre-Réforme, mais leur publication n'est pas sans répercussions politiques, surtout en France.

2. *Légitimation des pratiques :*

L'idée de tradition, qui pourrait s'opposer à la notion de retour aux textes sacrés, fondamentale dans l'esprit de la Réforme, n'est évacuée par personne, d'où l'intérêt de faire mieux connaître, surtout par la traduction, par le commentaire ou par des publications partielles, les Pères de l'Église, ainsi que certains auteurs de l'époque médiévale.

3. *Édification du chrétien :*

– Sermons : recueillis, traduits, augmentés et le plus souvent réorganisés à partir d'un plan laissé par l'orateur ou d'une prise de notes effectuée au pied de la chaire. Si on les situe dans le cadre d'une lecture populaire, ils visent moins à exposer la foi qu'à conforter les croyances. Mais ils sont surtout destinés aux curés ou aux ministres, qui ont besoin de matériaux et de canevas pour la prédication.

– Polémique : savante ou ordurière, elle repose sur la confrontation des dogmes. Elle peut aussi par « antithèse » contribuer à l'exposition de la foi, mais sa fonction est surtout de mise en garde.

– Hagiographie : pour offrir des modèles de toute nature, depuis l'humble plaquette énumérant les miracles d'un saint légendaire jusqu'aux biographies des premiers généraux des jésuites. Dans la seconde moitié du siècle, de telles publications visent à régénérer le culte des saints.

Ces trois grandes catégories nouvelles n'épuisent pas le livre religieux. On exclut ici, par exemple, les recueils de méditations qui se multiplient vers la fin du siècle et qui correspondent, sous forme de poésies, de paraphrases ou de commentaires, à des pratiques intériorisées et plus sensibles de la foi. Les catégories que l'on retient se comprennent surtout dans un rapport de force créé par les dissensions doctrinaires. Toute cette littérature n'a de sens que si elle est diffusée. Pour cela, elle doit être accessible, donc imprimée, et compréhensible, donc écrite dans une langue connue ou claire, ou alors traduite. Traduire un texte est une grande idée, l'imprimer est une grande prouesse. N'oublions pas que la Réforme est née de l'idée même de traduction et que c'est l'imprimerie qui l'a permise. L'imprimeur est un technicien ; le traducteur est un lettré qui pense, repense et restitue les textes, du moins s'il obéit aux grands principes de transposition ou

translation édictés dès le départ, notamment par Dolet. Le traducteur est aussi auteur à sa manière. Sa langue de départ est le plus souvent le latin. Certains imprimeurs, comme les Estienne et les Manuce, ont été, du moins au début, des concepteurs de textes, mais dans ce cas la technicité du métier de typographe nécessitait déjà de solides équipes au sein des ateliers.

Cette double dimension de la production (concevoir, imprimer) peut s'exprimer en terme d'urgence (réaction à des événements ou à des situations) ou en terme de besoin, donc de commerce (activité professionnelle). Ces aspects, souvent complémentaires, conduisent à évoquer sur le terrain trois cas pratiques :

1. *La production par relais* (le lieu d'impression est centre de réception)

L'imprimeur reprend, généralement avec accord, un certain nombre de titres imprimés dans une autre ville ou région. Il peut être engagé à le faire par le pouvoir religieux ou politique. Il peut aussi en prendre l'initiative dans la mesure où il dispose d'une clientèle potentielle et bénéficie d'un marché local non concurrentiel. L'idéal est que le relais s'opère rapidement pour éviter que les volumes imprimés ailleurs aient eu le temps de circuler. On peut aussi intervenir après l'écoulement d'un stock non renouvelé. La réimpression par simple copie d'un exemplaire est facile, surtout si l'on reste dans la même sphère linguistique.

2. *La production par réseau* (le lieu d'impression est centre d'appel)

L'imprimeur est alors en relation avec des lettrés lointains, parfois des compatriotes exilés, qui travaillent pour lui et lui fournissent des textes originaux dont il va avoir l'exclusivité, du moins un moment. En général, les auteurs n'ont jamais intérêt, surtout s'ils demeurent dans une ville importante, à confier leurs écrits à des typographes éloignés. Ils aiment suivre, du moins au départ, les travaux qu'ils confient aux presses. La collaboration à distance peut porter sur des illustrations, sur la composition de planches que l'imprimeur ne peut concevoir lui-même. Pour être appelant, un imprimeur doit déjà bénéficier d'une certaine réputation.

3. *La production par foyer* (le lieu d'impression est centre de rayonnement)

L'imprimeur est dans ce cas un acteur important et complémentaire dans une entreprise savante qui comprend des auteurs motivés et inspirés, soit par une situation locale particulière qui les incite à prendre la plume, soit par une situation plus générale dont ils se sentent partie prenante. La notion de cercle humaniste prend alors tout son sens. Cette rencontre d'auteurs et d'imprimeurs implique une volonté naturelle de production. La notion de foyer est essentielle pour apprécier la vie intellectuelle d'un lieu donné à un moment donné.

La Lorraine représente à la Renaissance un exemple intéressant pour l'examen de la production du livre religieux, appréciée en termes de relais, de réseau et de foyer. Essentiellement pour trois raisons :

1. Elle se pense moins comme région que comme État. C'est, du moins pour la Lorraine ducale, une entité politique autonome où l'on sent en permanence se manifester les différents pouvoirs, mais comme elle est d'étendue limitée on ne peut perdre de vue le chemin qui va du pouvoir décisionnel aux lieux de répercussion. L'État ne fait pas disparaître la ville. En somme, la vision d'ensemble débouche rapidement sur le particulier. L'inverse est aussi vrai. Les mécanismes à l'œuvre sont très visibles.

2. Elle est un ensemble hétérogène puisqu'elle se compose d'une entité ducale, de terres épiscopales et de grandes villes qui, anciennement d'Empire (Metz, Toul, Verdun), fonctionnent de façon plus ou moins oligarchique. Cette diversité politique plus que géographique correspond aussi à une diversité culturelle. L'influence française s'y est accrue dans la seconde moitié du XVI^e siècle en raison des offensives militaires royales, mais la position d'entre-deux de la Lorraine en a fait un lieu plus ouvert qu'on ne l'a prétendu. Elle se comprend mieux si on la replace aux côtés de certaines principautés rhénanes (Salm, Deux-Ponts, Petite-Pierre) et la porosité religieuse a été réelle. En principe, la Lorraine ducale est catholique. Certaines villes (Metz) ou contrées (frontière alsacienne, Barrois mouvant) sont très sensibles à la Réforme.

3. Sur le plan typographique, ce fut tout au long du siècle un éternel recommencement. L'imprimerie lorraine n'a cessé de balbutier. Metz a été un des premiers centres d'impression dès 1480, mais tout a disparu après 1510, pour renaître dans les années 1540, puis une troisième fois dans les années 1560, une quatrième fois après 1580. Saint-Nicolas-de-

Port, premier centre du livre de la Lorraine ducale à l'ouverture du siècle, s'endort après 1525 pour se réveiller fugitivement en 1560. Nancy ne s'est ouvert à l'imprimerie qu'après 1570 et de façon très fragile. En regardant de près, on constate que tout s'explique par des aléas, par la présence ou la disparition de certaines personnes providentielles mais toujours isolées. En tout cas, cette position chaotique et incertaine est idéale pour l'étude des stratégies éditoriales.

On peut aborder le livre religieux en Lorraine à la Renaissance à partir des notions de relais, réseau et foyer qu'on a définies¹.

Les relais

1. Verdun

L'imprimerie qui a commencé en 1560 a longtemps été sous autorité épiscopale. Les premiers imprimeurs se disent typographes de l'évêque comte de Verdun. De même que l'évêque Nicolas Psaume a vécu ou régné dans l'ombre du cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, les imprimeurs verdunois ont travaillé dans le sillage de l'imprimerie rémoise. À Reims, le cardinal de Lorraine avait rassemblé tout un groupe de religieux ou lettrés qui ont durement bataillé dans les premières années des guerres de Religion, marquées par des violences peu habituelles, des attaques frontales sur le plan du dogme et par une vague iconoclaste (Gentian Hervet, Claude de Saintes, Claude de Rubys, Pierre Vetus, etc.). Leurs écrits ont également été imprimés à Verdun, mais le plus souvent ce sont des reprises. Il est vrai que ces reprises sont venues rapidement, afin que l'imprimeur verdunois ne soit pas lésé par le colportage des livres champenois. Pour les écrits de Frémin Capitis, cordelier de Verdun qui a ferrailé avec les ministres messins dans les années 1563-1567, on s'aperçoit qu'ils ont tous été imprimés à Reims, que quelques-uns seulement l'ont été simultanément à Reims et Verdun. Il semble que Verdun n'ait le plus souvent servi

¹ Toute étude du livre lorrain à la Renaissance s'appuie au départ sur le *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au seizième siècle (Bibliotheca Bibliographica Aureliana)*, Baden-Baden, Libr. Heitz GMBH, Valentin Koerner, fasc. 4, 1970 (Pont-à-Mousson, Saint-Dié, Verdun) ; 7, 1971 (Longeville, Metz, Nancy, Saint-Nicolas-de-Port, Toul) ; 28, 1978 (Novéant) ; 29, 1979, additions et corrections. Ces répertoires, avec descriptifs longs et localisations, tiennent compte de tous les travaux antérieurs, mais depuis, grâce aux nouveaux procédés de recherche, ils peuvent être considérablement enrichis.

qu'à amplifier l'agitation champenoise, donc à prolonger l'activité des presses rémoises. Lorsque Verdun a disposé vraiment d'un collège, après la mort de l'évêque Psaume survenue en 1575, rien dans la production scolaire n'a porté une marque originale. En revanche, l'imprimeur Martin Marchant, installé à partir de 1572, astreint à beaucoup de travaux d'Église, comme la publication régulière des statuts synodaux, a su diversifier son commerce en installant une presse à Luxembourg, où il a produit à la fin des années 1570 un certain nombre d'ouvrages non religieux, adaptés à un contexte politique fort différent. Sensible au nouveau marché que pouvait offrir la récente université lorraine, il a demandé en 1582 à venir s'installer à Pont-à-Mousson, tout en poursuivant encore pendant cinq ou six ans son activité verdunoise.

2. Pont-à-Mousson

Avec le collège des jésuites, ouvert en 1574, la ville aurait pu être très vite un centre intellectuel important. L'université lorraine a effectivement connu une ascension régulière jusque dans les années 1620, où elle a accueilli plus de deux mille étudiants, en bénéficiant surtout du contexte politico-religieux en France, de sa position géographique au cœur de l'Europe et de la réputation de l'enseignement des jésuites. Avant 1600, l'imprimerie des Marchant, de Martin le père, puis d'Étienne le fils à partir de 1588, tout entière soumise à la politique éditoriale du collège, a fonctionné à plein mais uniquement pour répondre à des besoins locaux. On constate que la plupart des titres, sans tenir compte des manuels scolaires en usage, sont aussi des reprises. Il n'y a guère eu d'ouvrages qui n'aient été préalablement diffusés à Paris, à Rouen et surtout à Douai, dont le collège des jésuites, également en zone francophone hors de France, pouvait se poser en rival. La traduction des décrets du concile de Trente n'a été imprimée à Pont-à-Mousson qu'en 1584, soit vingt ans après sa publication à Reims. Les presses mussipontaines ont également relayé certaines productions de collèges jésuites allemands comme ceux de Mayence et de Cologne. Pour ce qui est des œuvres des jésuites eux-mêmes, il est très rare qu'on ne trouve pas une édition antérieure à celle de Pont-à-Mousson, lorsque celle-ci existe. Par exemple, les *Lettres et avis du Japon et de la Chine* pour les années 1589-1590, qui inaugurent un genre spécifique de correspondance journalistique dont les jésuites se sont fait une spécialité, ont été publiés à Pont-à-Mousson en avril 1592, mais ce texte avait déjà vu le jour à Douai le mois précédent. Sur le

plan de la polémique, le collège a parfois réagi très vite, mais toujours à titre de relais. Ainsi, en 1586, lorsque le controversiste flamand Jean Haren a apostasié solennellement, les *Causes justes et équitables* de sa conversion ont été imprimées simultanément à Anvers, à Paris et à Pont-à-Mousson². Ce furent apparemment les trois seuls relais francophones de l'événement. Dans un autre domaine largement ouvert à l'édition, à savoir celui des livres de dévotion, Pont-à-Mousson apparaît également le plus souvent comme une étape. Ce phénomène sera plus sensible encore au siècle suivant. Citons simplement les fameuses *Institutions chrétiennes* du jésuite François Coster (Cologne, 1576), faites pour accompagner dans les collèges les membres de la Congrégation de la Vierge fondée en 1557 par le pape Grégoire XIII : la réédition mussipontaine de 1597 a fait écho à celles d'Anvers (1588, 1590, 1592) ; en revanche elle a peut-être suscité d'une certaine manière celles de Metz et de Lyon, trois ans après³. Pour finir, notons que la mainmise des jésuites sur les presses locales explique peut-être que les juristes mussipontains, constamment en rivalité avec eux, n'aient pas cherché à publier sur place. Pierre Grégoire, le premier doyen du droit, n'a fait imprimer à Pont-à-Mousson que les statuts de sa faculté juridique, qu'il avait lui-même rédigés (1583). Son imposante *Républica*, qui a vu le jour à Lyon en 1596, a toutefois bénéficié d'un habillage local à l'adresse du libraire mussipontain Nicolas Claudet.

3. Metz

L'imprimerie est donc réapparue dans la ville pour la troisième fois au début des années 1560. Il s'agissait cette fois d'une entreprise calviniste profitant du climat de tolérance instauré tout de suite après la première guerre de Religion. À cette époque, les protestants étaient nombreux dans la ville et, en dépit des soubresauts de la politique française, au rythme de laquelle la cité a vécu à partir de l'occupation royale de 1552, leur nombre s'est accru régulièrement jusqu'à représenter un bon tiers de la population à l'aube du XVII^e siècle. Dans ces conditions,

² L'édition de Pont-à-Mousson est longtemps passée inaperçue. On en a reproduit la page de titre dans notre notice sur Jean Haren, dans *l'Atlas de la vie religieuse en Lorraine à l'époque moderne*, dir. F. Henryot, L. Jalabert et P. Martin, Metz, Éd. Serpenoise, 2011, p. 286.

³ Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, 1890-1932, II, 1510-1534 ; Alain Cullière, *Bibliothèque lorraine de la Renaissance [BLR]*, cat. de l'exposition de Metz (mai-juillet 2000), Metz, Bibliothèques-médiathèques, 2000, p. 70-71, avec reproduction de la page de titre de l'édition mussipontaine de 1597.

l'installation d'une presse dans la ville en 1563 représentait une excellente affaire commerciale. Jean d'Arras, son propriétaire, Lorrain de naissance et formé chez Plantin à Anvers, avait bien compris qu'il disposait d'un marché très séduisant. Non seulement il pouvait répondre aux besoins de la ville et des cités voisines qui abritaient des communautés réformées plus ou moins clandestines, comme Saint-Nicolas-de-Port, tant en livres de prières qu'en manuels éducatifs, mais il avait aussi, en l'absence de toute autre imprimerie urbaine, l'exclusivité des publications officielles, comme les règlements et ordonnances. Par ailleurs, il devenait le seul imprimeur protestant de tout le grand quart nord-est de la France, les centres les plus proches comme Strasbourg et Bâle étant germanophones, donc hors de sa sphère concurrentielle. À l'exception d'un titre qui propose deux traductions originales, sa production a surtout servi de relais aux presses de Genève et de Lausanne, puisqu'il a imprimé les livres les plus courants, des recueils de prières, certains opuscules faciles d'accès comme ceux de Viret ou de Bullinger, qui avaient largement été diffusés en Suisse et à Lyon. Même sans grandes opportunités, il a su se montrer ingénieux, soit en recourant à certains artifices de titre qui visent à faire paraître ses reprises comme des nouveautés, soit en sectionnant habilement certains textes. Par exemple, il a imprimé les Psaumes et le catéchisme de Calvin à la suite, mais il a aussi édité le catéchisme à part pour la clientèle qui disposait déjà d'un des nombreux volumes de Psaumes qui inondaient le marché. Malheureusement sa mort accidentelle dès juin 1564 a mis fin à un commerce prometteur⁴.

Les réseaux

Pour l'imprimerie lorraine qui fut, comme on l'a dit, incertaine ou malhabile tout au long du siècle, il est difficile d'envisager cette notion de réseau, qui suppose attractivité et performance. On imagine mal que les typographes locaux puissent s'attacher les services d'auteurs, éditeurs savants ou traducteurs éloignés ; on imagine plus mal encore

⁴ Alain Cullière, « Jean d'Arras et Odinet Basset, imprimeurs à Metz (1563-1564) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 2005, p. 673-700 ; « Compléments bibliographiques sur les imprimeurs messins Jean d'Arras et Odinet Basset (1563-1564) », *ibid.*, 2008, p. 609-612 ; « Un *unicum* de l'atelier de Jean d'Arras et Odinet Basset : les *Ordonnances sur la police des pauvres de la ville et cité de Metz* », *Les carnets de Medamothi*, Revue du patrimoine des Bibliothèques-Médiathèques de Metz, 2007, p. 86-89.

que des auteurs non locaux s'écartent des grands centres à une époque où l'on est déjà persuadé que seule l'imprimerie lyonnaise ou parisienne peut conférer la notoriété. Par ailleurs, la notion de réseau implique des relations de fidélité, des choix et des commandes, des programmes parfois différés, en somme toute une gestion des œuvres dans le temps. Rapporté au domaine religieux, ce type d'activité ou de procédé semble exclure tout un pan de littérature relevant de la polémique, par définition urgente ou occasionnelle. Seule l'imprimerie mussipontaine, qui s'est développée sans à-coups sur les deux dernières décennies du siècle et dont la stratégie était parfaitement déterminée, aurait pu constituer une force d'appel. Si l'on examine son activité au cours de cette période et en s'en tenant strictement à cette fin de XVI^e siècle, on ne repère que quelques titres qui correspondent à une éclosion locale et pour lesquels, dans la chaîne des relais, Pont-à-Mousson paraît avoir été le premier maillon. Rapportés à la notion de réseau, ces titres se définissent plutôt comme des opportunités. Autrement dit, des occasions particulières ont permis leur impression en Lorraine, mais ils auraient pu être imprimés initialement partout ailleurs. En voici trois :

1. Les *Commentarii in quatuor Evangelistas* de Maldonat (1596-1597)

Venu en Lorraine en 1577, Maldonat avait travaillé plusieurs mois à la rédaction des statuts de l'université. Il ne publia rien de son vivant. À sa mort, en 1583, on s'intéressa à ses manuscrits et tout particulièrement à ses commentaires sur les Évangiles, qui étaient à Rome entre les mains de Claude Acquaviva, général des jésuites. S'ils furent effectivement imprimés pour la première fois à Pont-à-Mousson, l'opération ne fut pas pour autant de la compétence de l'imprimeur ni même du collège tout entier. La notion de simple réseau doit faire place ici à la diplomatie. Avant que la décision fût prise, il fallut dix années de pieuses requêtes de la part des prélats lorrains et même du duc de Lorraine qui s'engagea à financer l'édition. Tout de suite après la mort de l'auteur, le cardinal de Vaudémont, évêque de Toul, écrivit à Claude Acquaviva pour requérir la publication du manuscrit. En 1591, Charles de Lorraine, second fils du duc Charles III et évêque de Metz, venu à Rome pour recevoir officiellement son bonnet de cardinal, renouvela la demande. Peu après, une copie fut finalement expédiée à Pont-à-Mousson et confiée au collège pour relecture. L'édition fut donc préparée avec soin, tant sur le plan intellectuel que technique. Le pouvoir ducal fournit le papier et les frais d'impression proprement dits

furent en grande partie assumés personnellement par Jean des Porcelets de Maillane, bailli de l'évêché de Metz. La sortie du livre fut solennelle, mais la Lorraine n'en garda pas longtemps l'exclusivité. Dès la parution du second tome, début 1597, et en dépit d'un privilège de dix ans signalé au titre, l'œuvre fut rééditée à Venise et à Brescia, puis à Lyon en 1598. Bien d'autres rééditions ont suivi au cours du XVII^e siècle. On peut parler dans ce cas d'une édition de prestige⁵.

2. Les traductions du jésuite François Solier (1596-1601)

Maître des novices de Verdun pendant cinq ans, Solier a traduit beaucoup de traités mystiques ou d'hagiographies dus à des auteurs de sa compagnie. On ne s'étonnera donc pas que ses travaux, pendant cette période, aient alimenté en priorité les presses lorraines. Sa traduction du *Traité de l'imitation de Notre-Dame* de François Arias fut imprimée à Pont-à-Mousson en février 1596 et dédiée à celle que l'on appelait alors la « Princesse de Lorraine », quatrième fille du duc Charles III, future abbesse de Remiremont. Elle a été réimprimée jusqu'en 1625 à Paris, Douai, Lyon et Rouen notamment. D'autres traductions, comme la *Vie du R. P. François de Borgia* de Ribadeneyra (1596) ou le *Gerson de la perfection religieuse* de Luca Pinelli (1601), que Solier avait préparées dans son noviciat, ont été logiquement imprimées à Verdun dans un premier temps, mais elles ont connu aussi de nombreuses reprises dans les grands centres de diffusion français. Quant à la traduction du *Traité de la tribulation* du même Ribadeneyra, on ne connaît au départ que l'édition parisienne de Guillaume Chaudière en 1597, mais le fait qu'elle comporte une dédicace du traducteur à Jean des Porcelets de Maillane, le promoteur de Maldonat dont on a parlé, datée de Verdun en la même année, laisse supposer une édition *princeps* locale⁶.

3. Les *Exercices spirituels et dévotes méditations* d'André Laurent (1597)

Ce sont dix « exercices » qui se présentent sous la forme de longs textes méditatifs, chacun étant suivi d'une « action » ou « oraison fervente », ainsi que d'une « aspiration », c'est-à-dire de « soupirs » poétiques que l'âme « ravie en Dieu » est censée pousser. Il s'agit en fait d'une traduction française des *Spiritual Exercises* du dominicain anglais William Peryn, publiés à Londres en 1557, eux-mêmes inspirés des

⁵ BLR, p. 66-67.

⁶ *Ibid.*, p. 64-66.

Exercitia d'Eschius (Cologne, 1548). André Laurent, gardien des cordeliers de Metz, les a traduits en français non à partir de l'original anglais mais d'une copie manuscrite latine, au demeurant défectueuse, qui lui avait été remise par Renée de Lorraine, abbesse de Saint-Pierre de Reims. Il a naturellement dédié son travail à cette illustre religieuse qui avait jadis financé en partie ses études. D'origine champenoise, docteur en théologie de la faculté de Paris, religieux profès du couvent de Sézanne-en-Brie, le traducteur a ajouté à ses « exercices » deux autres brèves traductions, dédiées cette fois à l'abbesse de Sainte-Claire de Pont-à-Mousson, car il était en outre confesseur de sa communauté. Il explique d'ailleurs que c'est dans le monastère des clarisses mussipontaines qu'il a préparé son livre. On comprend ainsi pourquoi celui-ci a été occasionnellement imprimé à Pont-à-Mousson. Les jésuites, qui n'ignoraient pas l'inspiration ignacienne des écrits de Peryn et d'Eschius, accueillirent favorablement sur leurs presses cette œuvre toute vibrante qui faisait écho à d'autres traités méditatifs ou introspectifs qu'ils commençaient eux-mêmes à écrire et à publier un peu partout. André Laurent quitta la Lorraine dès cette année 1597 et on le retrouve peu après gardien du couvent de Senlis. Son livre fut réédité en 1600 à Paris par le libraire Laurent Sonnius, spécialisé dans l'édition religieuse. Cet ouvrage lorrain n'est pas exactement le produit d'un « centre d'appel », au sens où on l'entendait précédemment, mais simplement le résultat de circonstances favorables⁷.

À l'inverse, si les imprimeurs lorrains du temps n'ont guère pu capter les auteurs lointains, quelques auteurs lorrains, plus particulièrement des traducteurs ou polémistes, ont répondu à la demande d'éditeurs ou libraires parisiens très offensifs qui tenaient à enrichir leur catalogue. On ne parle pas ici des auteurs qui recherchaient librement les grands centres, mais bien de ceux qui ont été réellement sollicités pour des commandes précises. Parmi les grands libraires parisiens qui entretenaient des réseaux savants, il y avait notamment Nicolas Chesneau, un des plus importants de la rue Saint-Jacques qui, un peu en marge de l'agitation ligueuse, produisait surtout des outils pour la Contre-Réforme. Il sollicita notamment deux religieux non Lorrains de naissance mais devenus acteurs essentiels du clergé local, tous deux docteurs en théologie, Frémin Capitis et Jacques Tigeou.

⁷ Alain Cullière, « Le cordelier André Laurent, traducteur de William Peryn (1597) », *Études franciscaines*, nouv. série, 7, 2014, fascicule 2, 273-296.

Une fois passées les tumultueuses années 1560 où catholiques et protestants en venaient aux mains dans le Barrois et le Clermontois, où chaque camp envoyait ses champions sur le terrain adverse pour perturber les prêches et débaucher les fidèles, où l'on détroussait les colporteurs de livres pour détruire leurs ballots quand ils n'étaient pas eux-mêmes pendus à un arbre providentiel, est venu le temps de travailler pour la religion en profondeur, d'un côté pour consolider ou ressouder les communautés éparses, de l'autre pour réformer le clergé souvent désorienté ou démuné. Capitis, acteur de ces temps troublés, est resté à Verdun où il a surtout rédigé des commentaires de l'Ancien Testament, présentés sous forme d'homélies et imprimés chez Chesneau. En 1573, ce dernier lui a commandé un catéchisme destiné plus particulièrement aux curés et vicaires en charge de paroisses. L'ouvrage, qui parut deux ans après, comporte beaucoup de sermons traduits qui avaient été recueillis ici ou là. C'est surtout un très gros recueil d'« instructions des premiers fondements » de la religion pour les « simples gens » soucieux de « façonner leurs mœurs » tout autant que pour les gens d'Église. Il a été réédité en 1577. Si le catéchisme de Calvin fut en 1564 le premier catéchisme imprimé en Lorraine, celui de Capitis est le premier à y avoir été composé⁸. Aucun catéchisme catholique n'a été imprimé en Lorraine au cours du XVI^e siècle, pas même celui du jésuite Edmond Auger. Le premier sera celui de Canisius (Pont-à-Mousson, 1601)⁹.

Quant au chanoine Jacques Tigeou, d'origine angevine, il fut un infatigable pourvoyeur de l'imprimerie parisienne. Ayant obtenu un canonicat à la cathédrale de Metz, il a quitté Reims où il faisait partie du cénacle du cardinal de Lorraine. Il a le plus souvent traduit des grands textes de patristique, mais toujours dans une intention polémique, soulevant sans cesse, en invoquant les Pères, les grandes questions de controverse relatives à l'eucharistie, au culte des morts, aux reliques, aux images, à la liberté de conscience. Ses préfaces sont très dures à l'égard des protestants. Elles montrent bien que ses travaux se situent exclusivement dans une perspective de combat. Ses premiers

⁸ *BLR*, p. 60-61.

⁹ Voir notre notice sur les catéchismes dans l'*Atlas de la vie religieuse en Lorraine, o. c.*, p. 156. La page de titre du *Petit catéchisme* de Pierre Canisius (Pont-à-Mousson, 1601) y est reproduite.

écrits, même après son installation à Metz, ont vu le jour à Reims, où il s'était activé dans les grands chantiers ouverts par Gentian Hervet. Après 1573, sans doute en raison de son éloignement, ses liens avec le milieu rémois se sont apparemment relâchés et il a fourni à Chesneau des traductions de saint Augustin et de saint Cyprien. Par la suite, son tempérament combatif l'a amené à travailler avec le bouillant éditeur de la Ligue Guillaume Chaudière. Celui-ci, profitant de l'absence de Tigeou à Paris, a même procédé à certains détournements de textes qu'il lui avait confiés. Mais le travail magistral de Tigeou reste sa grande *Histoire de la vie, mort, passion et miracles des saints*, imaginée par Chesneau et dans laquelle Tigeou mit toute son énergie comme maître d'œuvre. Elle parut en trois tomes, en 1577-1578, et fut sans cesse rééditée jusqu'à ce que la *Fleur des saints* de Ribadeneyra accapare les amateurs d'hagiographies à partir de 1610. Il suffit de lire les textes liminaires des trois tomes pour apprendre comment Chesneau a su mobiliser toute une équipe savante pour réaliser son projet, chacun travaillant le plus souvent loin des autres mais dans une parfaite complémentarité. Les livres de Chesneau offrent un modèle de production par réseau¹⁰.

Les foyers

On a présenté surtout Metz comme exemple de centre de relais et l'on a signalé que les villes duciales n'avaient connu au cours du siècle qu'une activité intermittente. Il convient toutefois de nuancer le propos. Metz, après 1580, a bénéficié, dans un climat relativement tolérant, d'un cercle de lettrés productifs qui rassemblait des poètes latinistes, des antiquaires, des médecins et des officiers royaux, souvent protestants, mais en relation avec des catholiques et autour d'un imprimeur, Abraham Fabert, qui était lui-même humaniste et magistrat. Le groupe collaborait aussi avec des artistes d'outre-Rhin, comme les De Bry de Francfort, et plusieurs de leurs ouvrages résultent d'une collaboration franco-allemande totale¹¹. On n'insiste pas ici sur ce cas dans la mesure où le livre religieux n'a pas été au cœur des préoccupations du groupe, encore que Fabert, tout en répondant à l'attente des Messins réformés, ait aussi imprimé des missels, des livres d'heures et des manuels de

¹⁰ Alain Cullière, « Jacques Tigeou, chancelier de la cathédrale de Metz, traducteur de saint Ambroise », *Cahiers Élie Fleur*, n° 17-18, 1998, p. 8-41.

¹¹ *BLR*, section V : *Le cercle messin*, p. 125-148.

dévotion. S'il faut parler de foyer du livre religieux messin, c'est aux années 1540 qu'il convient de remonter. De plus, à défaut de foyer, qui se définit dans la durée, la ville de Saint-Nicolas-de-Port offre quand même des flammes sporadiques. Il y a eu dans cette importante cité marchande, à plusieurs décennies d'intervalle, des instants lumineux au cours desquels l'imprimerie a été présente pour soutenir une idée ou un projet qui témoigne quand même de la force du livre et d'une stratégie sous-jacente. Or cette stratégie correspond justement à une implication religieuse. Tout autant que la continuité rassurante que pourrait offrir la succession de plusieurs générations d'imprimeurs, ces instants rapprochés dégagent malgré tout une vision cohérente de l'histoire du livre portois. À leur sujet on peut parler d'un certain rayonnement, puisqu'ils font entrevoir un cadre savant autour d'un imprimeur à un moment précis. Examinons ces deux cas.

1. L'activité de Jean Palier à Metz (1543-1548)

Cette décennie a été marquée à Metz par la présence de l'imprimeur catholique Jean Palier, installé sur la colline Sainte-Croix. Son activité sur cinq ou six ans révèle un grand souci de diversité. Il a constamment travaillé avec un libraire de proximité, Jean Peluti, et il est resté en rapport avec le milieu lyonnais dont il était originaire. Il possédait aussi à Paris une boutique « à l'enseigne du Lion couronné », ce qui lui assurait, outre les contacts, une importante diffusion. Seul imprimeur lorrain alors réellement actif, il s'est vu confier l'impression de quelques livres qui en d'autres temps auraient vu le jour à Strasbourg ou à Paris, comme la *Rusticiade*, grand poème de prestige inspiré par la guerre des Paysans luthériens de 1525, tout à la gloire du duc de Lorraine Antoine, ou le recueil des généalogies duciales élaboré par le héraut d'armes Émond du Boullay, ancien régent de la grande école de Metz. Mais sa production, compte tenu de l'époque, a surtout été religieuse. Il a fourni plusieurs ouvrages pour le chapitre épiscopal de Metz, en particulier un missel, un bréviaire et un manuel des curés. Il semble que pour ces ouvrages il ait bénéficié de l'aide d'un certain nombre de commanditaires fortunés, en particulier de Hugues Nicolas, chanoine de la cathédrale, dont le nom revient souvent. La ville connaissait alors de violents affrontements entre catholiques et protestants. Ces derniers, bénéficiant de l'appui de puissantes familles locales, comptaient obtenir un soutien des princes étrangers et l'on entendait déjà le bruit des armes. Ce climat d'incertitude allait durer au moins jusqu'en 1552, année du siège de la cité par Charles Quint et de

l'avancée conquérante des troupes françaises. La tension urbaine était également nourrie par toutes les polémiques du moment. Palier s'engagea pleinement dans la guerre des libelles, en publiant les répliques des champions catholiques : celle de Mathieu de La Lande, provincial des carmes, contre Martin Bucer ; celle aussi de Pierre Caroli, provisoirement redevenu « papiste », contre Guillaume Farel¹². La pièce la plus curieuse de son catalogue est une traduction de l'*Historia trium regum*, composée au XIV^e siècle par le carme Jean de Hildesheim et qui est un regroupement de légendes et de conjectures de toutes provenances sur les Rois mages. Le texte, bien connu, avait été imprimé deux fois en français à Paris avant 1500. Cette fois, c'est une toute nouvelle traduction du latin qui était offerte, sans doute effectuée à partir d'une des nombreuses éditions de Cologne. L'imprimeur, qui n'en indique pas l'auteur, signale simplement qu'elle vient d'être achevée sur place. Il considère cette *Historia* comme « bien singulière, profitable et plaisante » et il la destine à « plusieurs bonnes personnes » qui, ne pouvant entendre le latin, se retrouvent privées des meilleures lectures. Cette traduction, qui n'est donc pas celle des incunables et qui n'a jamais été rééditée, est un étonnant témoignage de lecture dévote, qui semble entretenir les anciens liens de la cité messine avec la culture d'Empire. Elle est bien le fruit de la collaboration d'un imprimeur et d'un traducteur local, ce qui correspond à la notion de « foyer » qu'on a définie. A-t-elle eu du succès ? Ce n'est pas certain. Sur l'exemplaire conservé à la bibliothèque de Versailles, on constate qu'un des caractères romains de la date, partout où elle figure, a été soigneusement gratté pour que l'ancien millésime 1543 soit lu 1553. Ce détail tend à prouver que l'ouvrage, dix ans après, était toujours en circulation. Peu importe. Ce produit très original souligne un des aspects de la vie spirituelle messine à une période confuse, où les rivalités entre France et Empire se ressentaient fortement, tant sur le plan diplomatique que sur le plan religieux.

2. Les offensives de l'imprimerie portoïse (de 1520 à 1560)

L'idée selon laquelle les ducs de Lorraine auraient longtemps renoncé aux avantages de l'imprimerie par défiance vis-à-vis des idées nouvelles doit être révisée. On ne peut d'ailleurs concevoir un État aveuglément refermé sur lui-même pour éviter toute contagion intellectuelle. Que l'imprimerie ne se soit pas durablement fixée dans

¹² *BLR*, p. 46-49.

les duchés tient surtout aux circonstances et à la fragilité même des premiers ateliers, dirigés le plus souvent par un seul homme et se composant chacun d'un local de fortune pour abriter presse, encres et papiers, c'est-à-dire l'équivalent d'une charretée tirée par un âne. Ce qui est établi, c'est que l'imprimerie portoïse du prêtre Pierre Jacobi, qui a produit la superbe édition de la *Nancéide* en 1518 et un certain nombre de placards à la même époque, avait toute l'apparence d'une imprimerie officielle. Dans les années 1520, sous la direction de Jérôme Jacob, parent de Jacobi, elle a poursuivi la même vocation. L'impression du *Sermon de charité* de Thomas Illyricus en témoigne. Après la guerre des Paysans de mai 1525, où l'on avait vu le peuple des campagnes lorraines tendre la main aux insurgés alsaciens, après le temps de la sanglante répression, on se rendit compte que les populations les plus humbles étaient désorientées. La parole de Luther, profondément dénaturée, semblait faite pour semer le désordre et surtout pour saper les fondements de la société féodale et religieuse. Confiant dans les formes les plus traditionnelles de la foi, le duc Antoine voulut multiplier les prêches, les processions et les prières. Par l'intermédiaire de son frère, le cardinal Jean de Lorraine, il sollicita la venue de Thomas Illyricus, un fameux cordelier italien qui séjournait alors dans le duché de Savoie. En juin ou juillet 1525, frère Thomas vint haranguer les populations germaniques du bailliage d'Allemagne et peut-être aussi des confins de l'Alsace, sans doute aussi le peuple du Pays messin. Il aborda surtout le thème de la charité, en l'opposant à celui de la foi considérée comme source unique du salut, thème qui semblait ressortir des premiers écrits de Luther. Il condensa la matière de ses prêches sous la forme d'un opuscule latin dont il fit hommage au duc avant de repartir. Ce dernier, qui voulait prolonger pour le plus grand nombre le bénéfice des paroles du cordelier, en fit traduire le texte en vue d'une impression. C'est son historiographe Nicolas Volcyr qui fut chargé de le revoir, de le transcrire en français et de le confier ensuite aux presses de Jérôme Jacob. L'affaire fut rapidement exécutée. Volcyr avait l'expérience de la collecte des sermons, tant d'après des notes que sur le vif. Il connaissait bien l'imprimeur portoïse avec lequel il avait déjà besogné l'année précédente et qu'il désignait volontiers comme son « ami ». L'opuscule, sous le titre un peu globalisant mais fermement polémique de *Sermon de charité, avec les réprobations des erreurs de Luther*, parut dès l'été 1525 et l'imprimeur fut entièrement rétribuée par le duc. Ce titre, qui correspond à un moment fort de l'histoire lorraine au début de la Renaissance, fruit d'une collaboration

totale entre le pouvoir princier commanditaire et son entourage immédiat, d'une entente amicale entre auteur et imprimeur, fit momentanément de Saint-Nicolas un centre de rayonnement¹³.

Les presses portoises, après trente ans d'interruption, ont été réactivées en 1559 grâce à Didier Guillemain, dont l'installation fut encouragée par le pouvoir ducal. Il commença par imprimer des vers de Louis des Masures à la gloire du tout jeune duc Charles III qui, une fois achevée son éducation en France, venait de faire son entrée dans ses États¹⁴. Seulement Guillemain s'est vite rapproché de la petite communauté calviniste qui vivait clandestinement dans la ville et dont le poète Des Masures faisait d'ailleurs partie. Il se mit donc aussi à imprimer anonymement plusieurs ouvrages nécessaires au culte réformé. Il s'efforça surtout de répondre aux sollicitations de ses coreligionnaires messins qui, à quelques dizaines de kilomètres, étaient plutôt démunis. Il se mit à les fournir en livres de piété et, en retour, les pasteurs messins pouvaient offrir aux Portoises une assistance occasionnelle pour les assemblées de prières et les baptêmes secrets. Ces échanges ne durèrent pas plus de deux ans. On sait que la communauté de Saint-Nicolas fut dispersée assez brutalement par les troupes ducales en janvier 1562. Beaucoup, dont Louis des Masures, se réfugièrent à Metz¹⁵. Comment déterminer exactement ce que fut l'activité de Guillemain sur ces deux ou trois années ? Les livres protestants, sans mention d'adresse dans de tels cas, sont si nombreux qu'il est bien difficile d'en établir les provenances. On ne peut dire si Guillemain l'a fait à chaque fois, mais en certaines circonstances il a maintenu sa vignette d'imprimeur, ce qui ne pouvait être une signature que pour les quelques personnes éclairées qui avaient pu la repérer jadis lorsqu'il avouait encore sa production. On la trouve justement au titre d'un recueil des *Pseaumes de David mis en rime Française*, qui comporte les quatre-vingt-dix psaumes versifiés par Marot et Bèze dont on disposait au début des années 1560, accompagnés, outre la musique, de la

¹³ Alain Cullière, « Le *Sermon de charité* de Thomas Illyricus (Saint-Nicolas-de-Port, 1525) », *Le Pays lorrain*, 2009, p. 211-220.

¹⁴ Guillemain a également imprimé en 1560 une *Beatissimi Deodati episcopi vita*. On a reproduit la page de titre dans notre article « La fabrique de Jean Ruyr », *Saintetés vosgiennes. Construction et reconstruction*, dir. Philippe Martin, Haroué, Gérard Louis éditeur, 2020, p. 47.

¹⁵ *BLR*, p. 77-78 ; Alain Cullière, art. cit., *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 2005, p. 677-678.

version en prose de Louis Budé¹⁶. Sur la douzaine d'éditions du Psautier huguenot qui, entre 1556 et 1595, ont associé prose et poésie, celle de Saint-Nicolas-de-Port, non datée, semble être la seconde ou la troisième. Il y a donc eu en Lorraine au XVI^e siècle, en comptant celle de 1564 par Jean d'Arras à Metz, au moins deux éditions du Psautier huguenot, dont une en terre ducale. Il est curieux de voir cette production typographique « à double foyer », au demeurant peu connue, au sein d'une Lorraine réputée catholique.

Le livre religieux lorrain du XVI^e siècle offre un panorama d'une grande diversité, à condition qu'on prenne plutôt chaque titre séparément, en se souvenant que l'activité typographique de la région est restée longtemps incertaine, ce qui n'excluait pas quelques audaces. Les ateliers ont parfois assuré des productions prestigieuses, mais rarement dans le domaine religieux. Ainsi le Gymnase déodatien, au tout début du siècle, véritable centre humaniste et témoin de l'activité pionnière de l'imprimerie européenne, n'a pas produit de livres religieux¹⁷. Dans ce domaine, comme dans celui des livres scolaires à Verdun et à Pont-à-Mousson, l'objectif a été avant tout de répondre à des besoins, d'où l'importance de l'activité de relais qu'on a constatée. Les besoins étaient d'ailleurs parcimonieusement calculés. Un livre coûtait cher, quelle que soit sa nature. Par exemple, un prêtre désargenté avait plus d'intérêt à acheter un cheval qu'une Bible polyglotte de Plantin pour le même prix. Comme dans beaucoup d'endroits à l'époque, les imprimeurs lorrains ont assuré leurs revenus en écoulant eux-mêmes leur production, en conservant souvent à titre familial un commerce de librairie, en vendant des encres, des peaux et autres produits annexes, en effectuant des reliures sur commande. L'obtention de privilèges, protecteurs dans le système concurrentiel des grands centres, n'avait guère de sens. Sait-on que le premier livre imprimé à Nancy en 1572 n'est qu'une contrefaçon, c'est-à-dire la copie exacte d'une nouveauté parisienne dont on a effacé le privilège et modifié l'*imprimatur*¹⁸ ? Le fonctionnement par relais est loin d'avoir été négligeable. Il a été malgré tout le signe d'une écoute ou d'une

¹⁶ Page de titre reproduite dans Bèze, *Psaumes mis en vers français (1551-1562)*, éd. Pierre Pidoux, Genève, Droz, 1984, p. 17. La vignette de Guillemin n'est pas identifiée.

¹⁷ Uniquement des livres de géographie et de pédagogie. Voir *BLR*, p. 103-104.

¹⁸ *Ibid.*, p. 82-83.

certaine ouverture, car dans le domaine du livre comme ailleurs le besoin naît du regard porté sur l'extérieur et d'un retour critique sur soi-même.